

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 253-256

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Revue du Mois

Après San Francisco voilà Valparaiso qui vient nous épouvanter par son horrible catastrophe et le nombre de ses victimes : nous n'en sortons plus, et quand on fera l'histoire de l'année 1906, ce sera une série noire de malheurs, d'accidents, de bouleversements comme le monde n'en avait plus vu depuis longtemps. Et nous ne disons même rien d'événements moins considérables, plus rapprochés de nous, tels que les méfaits de l'ouragan sur le tunnel du Mont-Cenis ou les ravages de la pluie, mêlée aux ruines du feu, à l'Exposition de Milan. En tous points cette année aura été féconde en surprises fâcheuses et nous ne sommes pas encore arrivés au bout.

Si encore les hommes pouvaient être calmes et garder tant soit peu leur sang froid au milieu de ces cataclysmes, purs caprices de la nature ou excès du progrès. Mais quand nous lisons les nouvelles de Russie nous assistons à un chaos social des plus navrants, et nous avons le droit de nous demander ce que pourra être le monde nouveau qu'il semble enfanter et qui, comme on nous le fait espérer, doit en sortir bientôt. Il faut pourtant que le czar soit bien affermi sur le trône de ses ancêtres pour qu'il ait pu résister aux secousses, nombreuses et terribles, qui l'assaillent depuis quelques années. Ailleurs le roi aurait disparu depuis longtemps et quelque monstre à face excitée, aurait pris sa place sur le trône culbuté. Nous ne perdons probablement rien à attendre, mais il était bon de constater en passant : si le czarisme doit mourir il aura du moins eu une longue agonie.

Pour nous consoler de ces révolutions terrestres et sociales il nous reste l'empereur Guillaume II et son cher oncle Edouard VII. Brouillés non pas depuis Wagram... mais depuis les jours ronflants de l'entente cordiale, on pensait que l'heure du rapprochement était encore assez éloignée : et voilà qu'un beau matin le monde est ému de l'étreinte que les deux monarques se donnent dans un coin de montagne où les avait réunis le hasard des vacances et peut-être bien la combinaison de leurs chancelleries respectives.

Une autre raison de nous réjouir se trouve dans le succès des nombreuses manifestations religieuses ou patriotiques qui à Fribourg ou ailleurs ont rapproché les mains, les cœurs et les verres. Fribourg surtout a payé son tribut à la patrie au Tir Fédéral et à la Fête des Sociétés de Chant qui se sont tenus dans ses murs, en attendant, pour fin Septembre les journées du « Katholikentag » auxquelles nous avons tous été invités et auxquelles, s'il plaît à Dieu, nous aurons le bonheur d'assister. Nous ne serons peut-être pas aussi nombreux que les Catholiques Allemands à Essen — à leur Assemblée Annuelle — où ils se sont trouvés 45 mille — ou que les catholiques Belges au Congrès Eucharistique de Malines — mais quand Fribourg bouge, c'est la masse qui s'ébranle et il ne faut jurer de rien. Dorénavant nous pouvons être assurés du succès : à quoi bon le peser ou l'évaluer d'avance ?

Le mois d'août nous a apporté la parole du Pape aux Evêques de France dans la question des Associations Culturelles. Bien qu'attendue depuis des semaines et des mois elle ne nous a pas moins surpris par sa netteté et par sa précision. Elle ne change rien à l'Encyclique du commencement de l'année ; elle en accentue les déclarations. On a osé prétendre dans certains clans gagnés d'avance au « Bloc » que la dernière lettre de Pie X — condamnant les associations culturelles — telles qu'elles sont

voulues par Briand et Clemenceau — était une véritable déclaration de guerre au gouvernement actuel et à la République elle-même. En faut-il du toupet pour avancer une telle monstruosité ! Il est vrai que nous sommes depuis si longtemps habitués aux commentaires de certains publicistes contemporains que leur manière de voir ne nous étonne plus dès qu'il s'agit de l'Eglise, de son Chef et de ses droits. A leurs yeux nous restons chargés de tous les crimes du passé, et ils nous endossent sans scrupule tous les malheurs du présent: le pape a parlé : cela suffit... il n'a pu dire que des sottises. Et pourtant le pape n'a fait que demeurer fidèle à son rôle de défenseur de l'Eglise : il n'a pas pu aller plus loin dans la voie des concessions à la politique néfaste du combisme, il l'a dit et il n'a pas commis d'autre crime que celui-là. Bien des gens, à courte vue, n'ont voulu voir dans les associations cultuelles qu'une réglementation parfaitement acceptable de la question ecclésiastique en France : le pape y a vu un empiètement sur les droits séculaires, imprescriptibles de l'Eglise, et avant tout sur le droit qu'elle a de s'occuper elle-même de ses affaires. Il a compris que ces associations lui reprenaient l'une après l'autre, les soi-disant libertés de la Loi de Séparation — et il a protesté, en son âme et conscience de Chef Suprême de l'Eglise, contre ces procédés d'un autre âge. Il aurait pu, pourquoi ne le dirions-nous pas ? écrire et parler un autre langage, mieux accueilli au quai d'Orsay : mais il ne l'a pas jugé ainsi et nous n'avons pas le droit de lui en vouloir. Du reste nous avons l'avenir pour nous apprendre que le regard du pape n'était pas aveuglé par la passion quand il a demandé à l'épiscopat français de veiller sans défaillance au dépôt qui lui est confié et d'accomplir sans peur, sans reproche, sa mission d'apôtre et de soldat de Jésus-Christ.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter bon courage au clergé français et aux catholiques encore dignes de ce nom. A leur tour ils sont arrivés à un tournant de l'histoire et cette heure, pour eux, est grave et solennelle. Qu'ils cessent enfin d'attrister le reste de la catholicité par leurs dissensions intérieures : ils n'ont plus le droit d'être royalistes, bonapartistes, orléanistes ou autre chose de ce genre là : qu'il leur suffise une bonne fois d'être Français. C'est là un titre assez lourd à porter ; mais il ne manque ni de gloire, ni de grandeur, ni même de majesté. Qu'ils se souviennent donc que l'Eglise les a faits ce qu'ils sont : les héritiers d'un grand peuple et d'une belle civilisation : et cette Eglise est attaquée, maltraitée, honnie et conspuée. A eux l'honneur de la défendre et de la conserver : il est beau de lutter et de mourir pour sa mère : l'Eglise est une mère : et elle a porté la France dans ses bras.

Mais... ne dirait-on pas que nous voulons faire chorus avec l'adversaire et avec l'ennemi, comme si vraiment tout était perdu au pays qui nous environne de toute part et comme si les catholiques français

avaient besoin de nous pour courir au drapeau et monter sur les remparts ? Non, certes, telle n'est pas notre pensée et nous savons trop ce qu'il en coûte pour rentrer unis et forts, au milieu des luttes du présent, pour ne pas comprendre qu'il puisse y avoir, en France, comme ailleurs, des moments d'affolement et d'obscurité. C'est parce que nous aimons notre grande voisine que nous mêlons notre voix à celles qui s'élèvent de toutes parts vers nos frères de là-bas pour leur dire : Ne vous découragez pas ! Ralliez-vous !... Ne permettez pas qu'on déchristianise la France : il y va du bonheur et de l'honneur de ce pays. De loin nous partageons vos angoisses et vos épreuves — comme vous avez en tout temps partagé les angoisses et les peines des peuples opprimés, des consciences froissées, des chrétiens persécutés.

Ce qui nous fait espérer que notre vœu sera réalisé et que l'heure de l'apaisement viendra après la lutte qui s'engage, c'est que nous avons eu tout récemment sous les yeux, un spectacle des plus reconfortants. Au lieu de faire la dernière « revue du Mois » le Chroniqueur était parti pour les Pyrénées... pour ce coin de France où se conserve le souvenir des apparitions de la Vierge sans tache à une humble fille des champs. Il s'y rencontra avec douze mille pèlerins, accourus à Lourdes de tous les coins de la France, et comme c'était la première fois qu'il y allait, il fut empoigné par le courant surnaturel qui jaillit aux alentours de la grotte de Massabielle. L'idée qu'il avait de Lourdes ne répondait en rien aux manifestations dont il fut témoin. Et pourtant il n'avait pas lu Zola et il n'avait pas fréquenté Jean de Bonnefon, mais ce n'est pas nécessaire, avouons-le simplement, pour se tenir sur la réserve ou pour être insensiblement gagné à certaines opinions qui courent sur les bords du Léman et qui ne sont pas seulement le partage de ceux qui ne voient dans le culte de la Ste-Vierge qu'une idolâtrie un peu plus raffinée que celle des Incas pour leurs fétiches et leurs divinités. A Lourdes on rencontre plus que dans tout autre partie de la France, un esprit de foi qui pénètre les âmes les plus froides, les plus indifférentes, les plus galvanisées : on y trouve quelque chose de cette confiance qui, sur les chemins de la Judée, poussait vers le Nazaréen les humbles et les malheureux : et quand on pense que cette confiance n'a pas cessé de faire battre le cœur d'un grand nombre de Français, quand on pense qu'ils se portent en masses compactes vers cette grotte du miracle et que chaque année ce mouvement va en augmentant, on est entraîné vers l'espoir et des idées de réveil vous assaillent malgré vous : on aime toujours d'un amour plus pur la femme qui a créé le pèlerinage universel vers les Pyrénées mais là on comprend aussi mieux que si Elle a un tel plaisir à appeler les foules auprès d'elle c'est pour les jeter entre les bras de son Fils. Aux pieds de Marie à Lourdes, on évoque avec confiance le spectacle prochain d'une France plus chrétienne aux pieds du Christ retrouvé.